

Lo bourrisquo

Autor(en): **Sami**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



VÈ LÈ DZENELHIE

AI a dâi dzein que pouant pas crâire que lè bête sè dèvesant eintre leu et que sè comprègnant. Et tot parâi! Ein a mîmameint que l'ant recordâ lo dèvesâ dâi bête et que sant arrevâ à tot comprèndre, principalameint cllique dâi dzenelhie.

L'autr'hî, l'a oïu duve dzenelhie que dèvesâvant devant de l'âo z'èindroumî. L'étant dza tsacouna su onna piauta et l'allâvant cllioûre l'âo get riond, quand vaitcè que iena dit dinse :

— Vaitcè noutron maître que va âo velâzdo tsantâ à la répètion de la société de tsant.

— A quie cein lâi sè-te de tsantâ? so repond l'autra, ne fâ quand mîmo min d'âo!

Marc à Louis.

LO BOURRISQUO

EIN lo tein qu'on avâi per tsi no lo Moulin de la Maladeire, lo mônnaî Siméon l'avâi on bourrisquo po portâ lè sat dè farna de côté et d'auto. Vouâte qu'on deçando né, qu'on ne veïâ pas onn' estiera, lo bourrisquo fô lo camp, tandu que Siméon lo ramenâvè à l'étrâbllia. Ne fut pas dein lo cas dè lo retrovâ.

Lo leindéman, à la faire d'Etsallein, lo mônnaî reincontrè la dzuzdo de paix de Vuarreins, on hommo de tita, que cognessâ du grand tein, et lâi contè s'n aventure.

Lo dzuzdo lâi fâ :

— Faut pas t'èin fère, Siméon, m'èin vu tè fourni on âno d'asse bouonna sort que l'autro que l'a felâ hier à né.

Adon, lo dzuzdo s'aguelhie su n'a bouenna et fâ dinse à ti clliaô que s'étant asseimblia alintô :

— Qoui d'eintrè vo ne fômè pas? Qoui d'eintrè vo n'âme pas lo vin? Qoui n'âme pas lè fennès?

Nion ne pipâvè mot... A la fin, on gaillâ que sè crayâi meillâo que ti lè z'autro, repond :

— Mè!

Adon, lo dzuzdo châtè dè sa bouenna, sè virè dâo côté dâo mônnaî et lâi fâ :

— T'a oïu, Siméon? Et te pâo l'einmenâ to lo drâi : l'est lo pé biau bourrisquo que sai âo mondo!

Sami.

CHASSE

IN grand journal de chasse et de pêche a posé aux principales personnalités de la politique, des lettres et des arts, cette question: « Préférez-vous la chasse à la pêche? » Les hommes politiques, par habitude de s'arranger pour ne jamais froisser personne, car en tout lecteur sommeille un électeur, ont répondu adroitement qu'ils aimaient autant la chasse que la pêche ou réciproquement. Ceux cependant qui n'ont aucun lac, aucune rivière, ni même un gô dans leur commune, ont répondu sans hésitation que c'était la chasse qui les enchantait. Les écrivains, les artistes ont répondu généralement qu'ils avaient autant l'horreur de la chasse

que de la pêche et qu'ils avaient trop le respect de la vie pour commettre des meurtres dont d'innocents animaux, qui vivent dans le bonheur au sein de la belle nature, sont les malheureuses victimes. Les écrivains, les artistes sont tous ou à peu près tous de petits saints, de petits saints François d'Assise, même. La chasse et la pêche sont pour eux des sports barbares. Bon. Mais on voudrait savoir si ces délicats oiseaux ne permettent jamais à un cadavre de perdrix, de faisand, de lièvre, de brochet ou de truite de paraître sur leur table. C'est très bien de ne pas vouloir tuer des animaux inoffensifs, même sauvages, mais dans ce cas, il faut irrévocablement bannir matelotes et gibelotes de ses menus. Que dis-je, il faut non seulement s'abstenir de toucher à la chair des hôtes des bois et des plaines, mais il faut aussi respecter celle de leurs frères des basses-cours. On n'est pas logique avec ses théories si l'on admet sur sa table un poulet truffé, une escalope de veau ou un filet de bœuf. Quand on respecte la vie des animaux, il faut commencer par être végétarien, résolument. Or, si tout le monde était végétarien, les infortunés habitants de notre planète seraient bientôt obligés de se comporter comme les naufragés sur le radeau de la « Méduse », de se dévorer entre eux, faute de végétaux à déguster. On détruisait le gibier autrefois, parce qu'il dévastait tout. Qu'on laisse pulluler lapins et sangliers et il n'y aura bientôt plus un grain de blé ni une pomme de terre dans la plaine. Alors, pour rattraper blé et pommes de terre chapardés par ces voraces, nous sommes bien obligés, nous qui ne sommes pas uniquement des herbivores, de les accommoder en civet.

C'est le bon moment!

C'est vrai. — Ah! Ernest, avant notre mariage tu me téléphonais à tout propos, et de très loin, rien que pour entendre ma voix, et maintenant...

— Mais maintenant, chère amie, tu es tout le temps sur mon dos, comment veux-tu que je te téléphone de très loin?

GARÇON OU FILLE?

Conte inédit.

JEAN-LOUIS Pernetta; petit paysan du hameau des Mosses, aux Ormonts. Dessus, est assis devant sa modeste demeure, un soir de septembre, pendant que le soleil couchant disparaît lentement derrière le Fameion. Fanchette, sa femme, écousse des petits pois pour le dîner du lendemain, pendant que Bob, le chien, le museau allongé sur ses pattes, fait semblant de dormir, tout en guettant d'un œil une mouche qui l'agace.

Jean-Louis n'est pas causeur; c'est dans sa nature. Il faut un événement pour que, dans sa fruste cervelle, quelques phrases s'ébauchent et se donnent libre cours. Sa femme, d'habitude un peu plus loquace que son homme, paraît préoccupée. C'est qu'il y a une cause. Le ménage Pernetta date d'il y a deux ans environ; son train de vie est celui des petits paysans, dans un pays un peu perdu. Monotone, en un mot. Et pourtant, il va y avoir un changement qui modifiera cette paisible existence. Un enfant va naître bientôt et les époux s'en réjouissent. Leur secret espoir va se réaliser.

Jean-Louis surtout est content. De toute son âme simple, il désire un garçon. Déjà, il le voit, grandi, mener paître les deux chèvres; plus tard, il lui aiderait à rateler le foin ou à bricoler autour de la maison, une fois les gros travaux finis. Puis, devenu grand et fort, il partirait pour l'école de recrues.

La Fanchette, elle, sans oser formuler ouvertement ses pensées, préférerait que ce fût une fille. Plus tard, une fille, ce serait une aide, un soutien pour la mère. C'est tout de même plus gentil, plus cajolant qu'un garçon. Moins ingrat aussi, par la suite. Mais, après tout, il faudra bien accepter ce qui se présentera, au jour tant attendu.

— Pourvu que tout se passe bien, n'est-ce pas, Jean-Louis? dit-elle, comme conclusion de ses pensées, en exprimant tout haut ses préoccupations.

Jean-Louis qui venait d'apparaître, avait entendu.

— A quoi penses-tu, Fanchette? Tu causes toute seule?

— A quoi je pense? A notre enfant, pardine. Ça va être là un de ces jours-ci. S'il n'y avait que toi pour y penser!

— Oui, c'est vrai, fit Jean-Louis, la voix radoucie; je n'en cause pas, mais j'y pense d'autant plus. Pourvu que ce soit un garçon!

Fanchette regarda son homme d'un air de reproche.

— T'es drôle, toi, avec ta marotte. Un garçon! Comme si on pouvait commander ça d'avance!

La discussion en resta là; la nuit était venue et comme il faisait plutôt frais, on rentra à la cuisine, où il faisait plus chaud.

Trois jours après, de bon matin, Jean-Louis se dirigea à grandes enjambées tout droit en bas les prés fauchés, pour aller réveiller le buraliste postal.

— Excuse-moi, Auguste, de te déranger avant l'heure, mais je crois qu'il va y avoir du nouveau, chez moi. La Fanchette n'est rien tant bien. Téléphone-voir à la sage-femme, la mère Clémence, au Sépey, pour qu'elle monte avec la première poste. C'est pour un garçon, je crois.

— Ah, tu crois qu'elle ne viendrait pas, si c'était pour une fille lui fit en riant le buraliste. Vas consoler ta Fanchette. Je ferai la commission tout à l'heure.

Une heure et demie après, Jean-Louis voyait « Madame Tiremonde » grimper le raidillon qui aboutit à la maison. Une fois le souffle repris, la brave femme devisagea le futur père de famille.

— Mon té! Il n'y a pas de quoi faire cette figure d'enterrement, mon pauvre Jean-Louis. Ne dirait-on pas que c'est pour toi qu'on m'a fait monter de si bonne heure! Ça va se passer tout gentiment, tu verras. Prépare-moi seulement une tasse de café bon chaud, puisque tu ne m'as pas laissé le temps de déjeuner.

Pendant que la sage-femme s'occupa de Fanchette Pernetta, Jean-Louis tournoya autour de la maison, entra, sortit, empoigna un outil pour le poser aussitôt, puis rudoya Bob qui le regarda en remuant la queue, tout en ayant l'air de dire :

— Qu'est-ce qu'il a, le maître, ce matin? Il s'est mal levé.